L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : 75 rue de Chartres

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 3 FEVRIER 1889.

BULLETIN ARTISTIQUE.

XV.

Bologne malade.—Omelette sans œufs.—Un fanatique de la consigne.—Militairement idiot.—Une triste digression.—Un abîme de crime.—Démon ou démenti?—Une lettre attribuée à la victime.—L'attitude de la population—Sinistre point d'interrogation—Théâtre de l'Opéra—Bénéfice de la direction—L'ETOILE DU NORD—LE BARBIER DE SÉVILLE.—*Le nouvel abonnement—Spectacles divers—Passe d'armes entre femmes.—Projet d'un Conservatoire de Musique—Creole Exchange.*

Depuis dimanche dernier, je n'ai pu visiter aucun des théâtres de la Nouvelle-Orléans—français ou américains—impossible aussi d'assister à une charmante soirée musicale, donnée par une artiste, et où se sont fait entendre divers chanteurs de l'Opéra ; et enfin même abstention forcée avant hier, à l'occasion du Concert des Dames Hospitalières. La prescription du docteur était là, et on ne joue point avec cette consigne surtout quand elle émane d'un ami, que l'on affectionne autant que l'on a confiance dans le médecin.

Donc absence complète des sujets ordinaires ou extraordinaires qui, une fois par semaine tout au moins, viennent remplir cette place. Ecrire en pareilles conditions me paraît équivaloir au fait d'un amphitryon qui inviterait des convives, pour leur servir eau fraiche, radis noirs et croutes de pain. Vous entendez d'ici le tollé :

Le véritable Amphitryon
Est l'Amphitryon où l'on dîne !

En conséquence, je m'étais proposé—et cela, je vous le confesse, allait assez à cette fringale de *far niente*, qui nous vient parfois,—de faire relache pour cause majeure et de renvoyer à mardi ma causerie hebdomadaire. Puis, en réfléchissant, je me suis pris à penser que mardi je ne serais guère mieux loti, sous le rapport de l'approvisionnement, puisque j'aurais pour toute ressource la représentation du dimanche (ce soir): *Mignon*, en supposant que j'y puisse assister ; *Mignon*, dont je vous ai déjà entretenus d'ailleurs.

Je me suis dit également que l'exactitude est aussi la politesse des critiques, et qu'à moins d'empêchements insurmontables, ils n'ont point le droit de contrarier les lecteurs dans leurs habitudes.

La consigne fidèlement observée, une grande chose! cause de bien des succès, devant laquelle la raison doit se taire souvent. Non point cependant jusqu'à ce renoncement paroxyste dont je lisais tout récemment le récit.

Un brave fantassin russe, qui montait sa garde dans une petite ville de l'Asie Centrale, au moment où commençaient les premiers chocs du tremblement de terre qui la détruisait il y a quelques semaines. Le sol se craquelait, éventrait; le ventre de la terre s'ouvrait, comme sous l'effet d'une gigantesque opération césarienne; les murs vacillaient, faisaient le pendule un instant, puis tombaient en mettant autour du factionnaire; les maisons s'effondraient s'affaissaient au risque de l'ensevelir vivant. Et lui restait immobile, se contentant de dire ses dernières prières: l'idée ne lui venait point qu'il avait, en semblable circonstance, le droit de quitter son poste. Et il y fut resté, tant qu'on ne serait pas venu le relever réglementairement, disciplinairement; resté jusqu'à ce que mort s'ensuivit, si un sergent, le voyant ainsi aux prises avec la nature en convulsions, ne lui avait donné l'ordre formel de rentrer au quartier. Héroïque peut-être, mais idiot, vous en conviendrez. La carrière militaire produit parfois de ces *abétissements* là ; passez-moi le mot.

Non, si j'avais été de faction là-bas, du diable ! si j'avais attendu le sergent en question.

En obéissant aujourd'hui à ma consigne de bout de semaine, je n'achève rien d'héroïque ; et en fait de danger, je ne cours, avec ma sentinelle russe, que le danger d'être idiot. Le cas advenant, j'espère que le lecteur me montrera quel que condoléance et voudra bien me dire, dans sa bonté, qu'il le pense ou non : l'une fois n'est pas coutume.

Si bien que, tout posé, je me suis décidé à entreprendre, vaille que vaille, ma tâche de bulletinier et à m'imposer la solution de ce problème: la confection d'une omelette sans œufs.

Solution infiniment plus malaisée, s'il vous plait, que celle de cet autre problème: un civet sans civet ni lièvre. Ici, du moins, vous avez la ressource de l'ognon vulgaire et du chat.

Une omelette sans œufs! Qu'est ce que cela peut bien être ? Vous m'obligeriez fort, cher public, en me le disant. Quant à moi je pourrai m'en rendre compte, semblent lorsque j'aurai achevé la suspecte cuisine où je me risque. Vous êtes prévenus, à vous de n'y pas goûter.

Le fait par lequel j'entre en matière, ne relève pas assurément du bulletin artistique, et cependant il a si profondément remué notre ville, il y a soulevé un tel cri d'horreur, que je ne puis me défendre de m'en occuper un moment. On devine que je parle de l'assassinat de JULIETTE DIETSH.

Il y a trois jours à peine, elle rayonnait encore dans sa beauté précoce ; aujourd'hui elle est couchée au tombeau, flétrie, souillée, tuée par un démon ou un fou ; et la pierre tombale de la fille à qui l'on a pris ainsi et sa virginité et sa vie, portera tout à l'heure une épitaphe où on lira ces mots : Âgée de douze ans.

Douze ans ! et périr par un drame tellement sinistre, tellement effroyable, que si on écrivain le mettait en scène, on en faisait le sujet d'un roman, on crierait à l'invraisemblance, au mensonge.

La Nouvelle-Orléans, si souvent calomniée, s'est dignement conduite en cette circonstance. Jamais forfait—et on dirait vraiment que celui-là fut une machination de l'enfer—n'amassa plus de colère ; jamais la voix publique n'eut lieu plus d'intensité dans sa menace ; et chose bien rare parmi nous, les mots de justice sommaire, de lynch ont été prononcés.

Sur bien des points des Etats-Unis où nos mœurs ont été fréquemment, iniquement attaquées, l'effet eut suivi la menace—et l'homme que renferme maintenant une cellule de la geôle de paroisse, aurait été immédiatement mis en pièce ou exécuté d'une façon quelconque par la populace.

Il n'en a point été ainsi en notre ville et pour ma part je ne puis que rendre hommage au retour du calme parmi la masse. Ce calme est encore une réponse à tant d'imputations mensongères dont on nous a parfois chargés.

Il prouve que notre civilisation domine de beaucoup celle de nos insulteurs. Il est bon que la majesté de la loi soit inviolée ; il est humain surtout qu'aucune décision ne se forme, qu'aucune condamnation ne soit prononcée avant que la cause ait été entendue, étudiée en tous ses détails. Terribles sont les détails déjà connus sur cette épouvantable tragédie ; bien accusatrices les dépositions, les circonstances déjà connues.

Cependant elles ne suffisent point pour justifier une conviction inébranlable. Il faudra se bien recueillir, se livrer et à l'analyse minutieuse des faits et à une étude psychologique, avant de se prononcer et de proclamer devant Dieu, devant les hommes, si l'on se trouve en présence du plus exécrable des monstres, ou du plus dangereux des fous.

Jusque-là, qu'il soit bien gardé et que libre cours soit laissé à la justice. Il est toujours temps de supprimer une existence humaine.

Les choses dont s'est justement épouvantée l'opinion publique, sont forfaits trop incroyables, pour qu'il faille y ajouter foi, avant que des témoignages irrécusables, des opinions autorisées aient établi qu'elles sont bien le fait d'un être conscient qui

La saisit au corps, et, forçant la nature,
Simule à tous les yeux ce que les animaux
N'ont jamais inventé dans leurs plaisirs brutaux!

Dans tout milieu civilisé un prisonnier doit être un être inviolable; que ce soit là, Etienne Deschamps, soit protégé au moins autant que les autres.

Laissez agir la justice du pays; laissez un jury se prononcer, et dire s'il est bien vrai qu'un presque sexagénaire, jouissant de ses facultés, a prémédité à une enfant de douze ans que, dans le jardin de la vie, on trouve seulement ces fruits de—de cendre et de pourriture—dont étaient chargés les arbres de Gomorrhe. Attendez qu'on établisse si, après avoir troublé, perdu ainsi cette jeune tête, il a aidé par je ne sais quel magnétisme, quel hypnotisme, défloré, souillé le corps; et si, cette double atrocité commise, le démon a infligé à sa victime comme une mort deux fois sinistre, en lui imposant le suicide. Le suicide à douze ans; si tant est que Juliette Dietsh ait fini ainsi !

Jamais cause célèbre n'aura exigé plus de recueillement, plus de sang froid ; et je l'espère, pour l'honneur de notre ville, ce sang froid, ce recueillement ne manqueront point ; on se livrera à de longues méditations avant de conclure à la responsabilité ou à l'irresponsabilité du prévenu.

On a pu lire trois lettres de Juliette Dietsch, trouvées dans une malle d'Etienne Deschamps, et que le *Times-Democrat* a publiées. En les lisant—traduites en anglais—l'une d'elles surtout me frappa, et il me parut impossible qu'elle fut l'œuvre d'une enfant de douze ans, et tout à fait illettrée, a-t-on dit.

Or hier, notre même confrère reproduisait l'une de ces lettres placées comme par calcul au dessus de tout ce que renfermait la malle du meurtrier, mais cette fois elle paraissait dans le texte original, c'est à dire en français.

Eh bien, voici que cette enfant qui savait à peine former des lettres—son père lui-même le déclare—dont l'éducation avait été déplorablement négligée—peut-être pour cause de misère,—voici, dis je, que Juliette aurait non seulement tracé sa missive à Etienne Deschamps d'une écriture qu'on peut dire jolie, mais encore qu'elle aurait écrit en vers, et cela tout en conservant ses lignes, comme s'il s'agissait de simple prose. Oui, des *vers*, sauf la première ligne :" Mon cher Etienne" et les dernières : "Je te souhaite une bonne et heureuse année etc."

Lisez plutôt ; ici je range les lignes pseudoïquement :

Oh ! dis moi, cher *Etienne*, s'il est un plus beau jour
Que celui dont voici l'aurore !
Jour de bonheur, jour de joie et d'amour,
Je te viola donc briller encore !
Mais comment *pourrais-je exprimer de mon cœur,*
L'amoureux délire !
Hélas ! si je sais bien aimer,
Je sais aussi bien mal le dire.
Qu'importe ! ce défaut ne parvienne à mon âge :
Et prier Dieu pour toi le matin et le soir,
C'est, je crois, le plus doux hommage.
Qu'en pense flatter ton bon *cœur.*
Toujours en bonne santé arrive à la vieillesse,
Et que je puisse alors devenir ton appui,
Voilà tous les souhaits que forme ma tendresse ;
Voilà le seul désir qui m'anime aujourd'hui.

La lettre porte, on se le rappelle peut-être, la date du 1er janvier 1889 ; et ces vers alignés en prose (par calcul ou par ignorance ?) ne vous semblent-ils pas détachés de quelqu'un de ces recueils où se trouvent les modèles de *Compliments* de Jour de l'An.

Des altérations y ont été faites sans doute, afin de les appliquer au personnage voulu ; mais remarquez que ces altérations—mises en italiques par moi—constituent les vers faux de la pièce, ou une absence de rime ; et les mots : "*amoureux délire*", si étranges sous la plume d'une fillette de douze ans, rompent brusquement le rythme et enlèvent trois pieds à une mesure qui jusque là en comptait huit.

Peut-être retrouvera-t-on le livre auquel ces lignes ont été certainement empruntées. Mais, je le répète, cette pièce dont le tracé graphique ne manque point d'élégance, me paraît avoir été d'abord un *Compliment* enfantin, travesti, dans je ne sais quel but, par un individu absolument ignorant de la versification, ou voulant feindre de l'être. Quelle est donc la main qui s'est glissée là, qui a fait de la ténébreuse collaboration, afin d'y jeter une sorte de note sensible, et de laisser croire que l'enfant était dans la voie fatale qui devait la conduire de la luxure à la mort ?

Attendons.

Jusqu'à l'instruction de l'affaire, jusqu'à la clôture de ses débats, qui auront leur affreuse célébrité, ce formidable point d'interrogation se dressera devant l'opinion : Si Deschamps aimait cette enfant et était aimé, pourquoi en avait-il résolu le meurtre, ou la condamnait-il au suicide, quand il pouvait en assurer la vie en lui offrant la réparation par le mariage? Pourquoi ce spectacle cruel donné à la victime ? Si le double suicide avait été véritablement décidé, pourquoi donc n'a-t-il pas eu en finir avec lui-même, celui qui avait si surement calculé la dose de chloroforme par laquelle l'enfant, objet de sa lubricité, allait être emportée ?.....

—Je vous ai dit que mon absence forcée de l'Opéra, durant toute cette dernière semaine, ne me permettait pas d'écrire cette fois un compte-rendu des représentations. Je reviens cependant à notre théâtre français, afin de noter que nous allons entrer dans une période intéressante sous tous les rapports et où il appartient à notre parterre, si équitable, de faire de la justice distributive : la période des bénéfices.

Il en sera, cette année, comme des années précédentes, je l'imagine du moins. Le sort décidera de l'ordre dans lequel se succéderont ces soirées qui revêtent, à parler vrai, un caractère comme personnel. Seulement cette fois, comme cela advient souvent aussi, le directeur ne se mêle point aux chances de cette loterie des bénéfices et, le premier, il se présente au public. J'estime, d'ailleurs, que cela est logique, rationnel.

Quelles que soient les éventualités d'une campagne théâtrale, l'impresario n'échappe point aux responsabilités d'argent ; bonne ou mauvaise fortune, il faut qu'il paie, ou demeure chargé d'une dette. C'est donc une assez faible compensation que celle d'une soirée bénéficiaire donnée dans les conditions les plus favorables et avec une de ces reprises, on de ces nouveautés qui, selon toutes probabilités, doivent commander une recette pleine, pleine.

Donc c'est la direction qui ouvrira le bal des bénéfices, et pour cette solennité, elle a fixé la date de mercredi prochain, 6 février, en dehors de l'abonnement, bien entendu, et elle a fait choix de *l'Etoile du Nord* et du premier acte du *Prophète* de Meyerbeer, Rossini, avec deux de leurs œuvres les plus admirées, voilà qui doit porter bonheur.

Il y a longtemps, bien longtemps, que l'ouvrage si original de Meyerbeer n'a été entendu ici ; il est probable aussi que la plupart de ceux qui fréquentent aujourd'hui le théâtre, ne le connaissent point.

Eh bien, qu'ils me permettent de leur dire que jamais Meyerbeer ne fut plus prodigue que dans cette partition. Il fallait toute l'opulence, toute la somptuosité de ce génie, pour qu'il se décidât à verser dans ces trois actes, des trésors de mélodie et de symphonie à en combler cinq.

En entrant ainsi à l'Opéra-Comique (Paris), il semblait que Meyerbeer voulut, d'un seul coup, conquérir la souveraineté dans un genre où d'aucuns croyaient qu'il serait mal à l'aise, hors de son élément. Il ne s'était pas trompé; vite cette souveraineté lui fut acquise, assurée. Seulement le nouveau-venu modifiait étrangement le genre.

C'était bien encore de l'opéra-comique, si vous le voulez, puisque la note rieuse, badine, le poème, comme on dit, subsistaient; mais quelles proportions inaccoutumées; quels horizons élargis ouverts au chant, à l'orchestre! Au sein de cet orchestre, ce fut tout d'abord, une surprise, presque de la crainte. Par bonheur, là comme à la salle de la rue Le Peletier les virtuoses du plus haut mérite étaient en bon nombre ; bien armés pour la lutte.

Ce fut un travail inouï, immense, au second acte surtout, où le maître avait amassé les difficultés, les combinaisons savantes

On craignait d'abord qu'il n'y eut là des pages trop abstraites, auxquelles s'accliminerait malaisément la clientèle ordinaire de l'Opéra Comique.

Puis la partition mieux étudiée, mieux comprise, les clartés montèrent peu à peu, la pleine lumière se fit et on reconnut qu'on assistait au lever d'un astre nouveau ; astre qui serait infailliblement fécondant, car à sa suite, force serait aux compositeurs de tâcher d'atteindre à son intensité de rayonnement.

L'Etoile du Nord fut donc une fois de plus un guide, dans le domaine musical, comme dans le domaine sidéral.

Cette œuvre, taillée en plein drap, ainsi que toutes celles de Meyerbeer, agrandit immensément le genre dont elle se réclamait ; elle y introduisit d'autres formules, comme une autre esthétique ; elle décida les pourvoyeurs de l'Opéra Comique, compositeurs célèbres aussi, à essayer d'envolées plus hardies.

D'un seul coup d'aile le maître de tous avait singulièrement diminué la distance entre le grand opéra et l'opéra-comique.

Ecoutez en effet la partition qui nous reviendra mercredi prochain, et dites si, à certains passages, passages très fréquents même, on ne se croirait pas en plein grand opéra, et dans ce que celui-ci a de plus élevé, de plus imposant.

Cette année de la venue de *l'Etoile du Nord* (1854) fut donc une ère de renaissance pour l'opéra-comique, et ceux qui avaient dorté de sa réussite dans cette nouvelle manière, et qui en voulaient presque au compositeur de prétendre occuper à la fois deux scènes lyriques de Paris, furent obligés de reconnaître que son coup d'essai était un coup de maître.

Ils ne trouvèrent guère qu'un reproche à articuler : celui d'un trop vaste déploiement de puissance. Le beau tort que voilà, n'est-ce pas ! C'est que ce souffle mélodieux, ce luxe orchestral allaient désormais s'imposer aux suivants ; et n'a pas trop de puissance qui veut.

Il faut bien le dire, d'ailleurs, si ici l'homme de génie se révélait encore par une éblouissante irradiation, d'autres qualités éclatantes aussi en lui : la grâce, la finesse, l'esprit, la note rail-leuse, se mêlant à la sensibilité, à l'énergie, au pathétique. Du comique, et du meilleur, s'il vous plaît, à côté d'un dramatique pénétrant, poignant; rires et larmes, à leur place.

Le succès fut colossal ; il se maintint ; il se renouvelle chaque fois que l'œuvre reparaît à la rampe. Vous en jugerez dans trois jours.

Je n'ai pas devant moi la distribution de *l'Etoile du Nord* : je m'en doute bien ; néanmoins je ne voudrais point en placer une ici à laquelle il me faudrait peut-être faire des altérations dans un numéro suivant.

D'ailleurs, vous devez être parfaitement édifiés, rassurés en cela ; vous savez que la troupe actuelle possède les éléments pour assurer de l'éclat et de la durée à cette reprise.

Quant aux bénéficiaires, pas n'est besoin d'un plaidoyer en leur faveur. Ce plaidoyer est de tous les jours.,

Il est dans la tête de tous ; dans le travail de répertoire auquel on s'est livré continûment ; dans trois années d'efforts souvent bien pénibles; dans les risques acceptés, les pertes subies et malgré lesquelles cette même direction est revenue au combat et a enfin effectué, de haute lutte, la renaissance de la scène lyrique française à la Nouvelle-Orléans.

C'est là un fait reconnu et qui a décidé la création de la société que l'on sait, actuellement en voie de formation.

La prédiction est toute facile à faire; la soirée de mercredi ne manquera pas seulement par l'intérêt du spectacle, par son exécution, par le chiffre de la recette ; la population voudra aussi donner à la direction un témoignage public de l'estime en laquelle elle la tient. Un pareille occasion ce public ne marchande point. Souvenez-vous de la saison dernière.

Puisque j'ai parlé des excellentes dispositions de notre parterre, un mot à son adresse et qui a son importance.

L'exploitation régulière d'autrefois, c'est-à-dire celle de six mois, sera-t-elle jamais ici d'un retour possible ? Je l'ignore.

Un fait est certain, du moins, c'est que le temps n'en est pas venu et qu'il y aurait encore folie à s'y risquer. Et cependant, il est toujours bien difficile de décider des artistes de valeur—les seuls que nous acceptions—à quitter la France, la Belgique, etc., où l'exploitation est, en général, de sept ou huit mois, pour une ville où elle dure la moitié de ce temps là seulement.

Afin d'y obtenir leur consentement il faut de toute nécessité, c'est une conséquence mathématique, leur faire de larges concessions d'argent. En présence de cette situation, la prudence conseille donc à un directeur de se sauvegarder autant que possible, et la première de ces sauvegardes est un abonnement s'étendant à toute la durée de la campagne.

Or M. Maugé ne s'est point pourvu en cela et c'est là une faute. Il s'est contenté d'une souscription embrassant seulement quarante soirées et voici qu'il arrivera, mardi prochain, à la quarantième. Il se trouve donc ainsi à découvert pour un mois au moins. Si les choses restaient en l'état, il lui faudrait, durant cette période, courir les chances de bien des éventualités périlleuses à l'extrême.

Il eut agi beaucoup plus sagement s'il eut tont d'abord engagé ses abonnés pour une série de 52 au lieu de 40 soirées. Cela ne fait aucun doute, à mon avis, les adhérents aussi étd les mêmes.

A cette faute le directeur de l'Opéra tente de remédier, en sollicitant, aux mêmes conditions, un renouvellement d'abonnement pour une dernière série de douze représentations.

Cette nécessité d'une souscription nouvelle saute aux yeux ; il faut espérer qu'elle se fera vite et complète, d'abord au témoignage de sympathie à la troupe présente et à son directeur, et puis en vue de la permanence elle-même de l'entreprise, à laquelle tant de puissantes influences ont été acquises cette saison.

Au cours de ce dernier mois, le répertoire redoublera encore d'activité; on y entendra, outre la reprise de *l'Etoile du Nord*, des ouvrages comme *Lohengrin*, *Aida*, *La Reine de Chypre*.

Ce second abonnement fait urgence; il faut penser que les amis de l'Opéra—plus nombreux que jamais—y viendront.

Aujourd'hui, dimanche Matinée de dimanche, avec le *Freischütz* pour la dernière fois.

L'ouvrage capital de Weber avait été souvent demandé à M. Maugé. Il ne s'est pas contenté de le remettre à la rampe, en s'appuyant sur sa seule valeur artistique. Il a voulu cependant le rajeunir, en le revêtant d'une mise en scène aussi soignée, aussi brillante que celle d'une nouveauté.

C'est ainsi qu'au troisième tableau, il a donné à la composition du grand maître allemand le cadre qui lui est propre et qui s'harmonise avec les effets symphoniques si étranges de cet acte.

Ce spectale de *la Gorge au loup* est fort heureusement combiné, très réussi.

Le décor, expressément brossé pour cette reprise, est d'une excellente plantation et les visions fantastiques y sont habilement distribuées. Toutes ces apparitions, tout ce démon, ce spectre imminent, torrent embrasé; ces ébats d'oiseaux sinistres, cette fonte de balles enchantées, cette scène satanique enfin qui s'achève au milieu d'une averse de feu, forment un spectacle des plus curieux, qui ne manque jamais d'enlever les bravos du public, pourvu qu'il faut aussi parfois ses jeux d'enfant.

Quant à la façon dont est interprété l'opéra de Weber, il me suffira de dire que les principaux rôles en sont confiés à Mmes Lematte-Schwever, Vandiric-Flachat ; MM. Berger et Plain.

Un dernier mot seulement, avertissement dont le motif est *l'Invitation à la Valse*, page charmeuse, s'il en est.

Ce soir *Mignon*. Là aussi les rôles sont en mains excellentes: Mme Vandiric Flachat, Mlle Hervey, M. Lafarge, M. Claverie Personne ne contredira quand j'aurai écrit que c'est là un des succès les plus purement artistiques de la saison.

On annonce, pour mardi prochain, *la Favorite*, chantée par Mme Vandiric Flachat, MM. Lafarge, Claverie et Feltlinger.

—Je voulais me livrer aujourd'hui à quelques considérations sur la scène lyrique française à propos d'une partie passée d'autres ouvrages d'avril lien, à New York, entre Mme Lilli Lehmau, cantatrice allemande, et Mme Fursch-Madi, que j'eus la bonne fortune de compter autrefois ici parmi mes pensionnaires; mais le temps ne m'en est pas laissé.

J'y viendrai dans mon prochain Bulletin, où je parlerai aussi d'un projet de Conservatoire de Musique dont s'occupent ici quelques esprits distingués, que l'on trouve toujours à l'œuvre quand il s'agit d'un progrès à réaliser, pour la Nouvelle-Orléans, sur le chemin de l'art.

Le *Creole Exchange* (rue Bourbon 42) sera inauguré aujourd'hui par un Lunch, qui aura lieu à une heure.

Mes remerciments aux dames directrices de cette charitable et si active institution, pour l'invitation qu'elles m'ont fait l'honneur de m'adresser.

L. PLACIDE CANONGE.

Carnaval.

Nous avons que le temps d'accuser réception des nombreuses cartes d'invitation aux fêtes somptueuses que donneront, pour couronner le Carnaval (5 mars 1889), REX et le KREWE OF PROTEUS.

Nous prendrons plaisir à en parler à nos lecteurs dans un prochain numéro. Bornons nous aujourd'hui à écrire que chacune de ces invitations est d'un goût exquis et a une valeur vraiment artistique. Tout, d'ailleurs, nous donne à penser que jamais PROTEUS et REX n'auront fait les choses plus brillamment.

Conférence.—Concert.

Nous apprenons qu'une soirée intéressante aura lieu demain au Club de la Démocratie Française, 102 rue de Chartres. Il y aura Conférence par le Dr Alfred Mercier, qui a choisi pour sujet la correspondance de Voltaire, et un concert vocal et instrumental. Nous en ignorons le programme, mais nous savons que sa composition a été l'objet des soins les plus attentifs.

CONCERT DE CHARITÉ.—On annonce, pour le vendredi, 15 février, à la Salle de l'Union Française, un grand concert de charité organisé par la Société de St. Vincent de Paul (Conférence St. Louis). On y entendra les principaux artistes de l'Opéra. Prix du billet, 50 cents.

Nous reviendrons sur ce sujet en temps et lieu ; nous pouvons néanmoins affirmer dès aujourd'hui qu'il s'agit ici d'une œuvre utile, bienfaisante au plus haut degré.

MUSIQUE POUR PIANO.—Nous recevons de M. P. Werlein les deux morceaux suivants pour piano: *Nocturne*, par M. G. Ricci; ouverture des *Dragons de la Reine*, de E. Mullet; arrangement pour piano par F. Greene.

CHANT ET PIANO.—M. L. Grunewall nous fait remettre : *Polka des Cri-Cris*, Albert Grand, et *Waiting a letter from over the sea*, romance, paroles et musique de Wm A. Huntley. Deux morceaux tout nous avons déjà accusé réception.

CONCERT ET BAL.—Le Nouvelle-Orleans Quartette Club, société allemande donnera, demain au Grunewald Hall, un concert vocal et instrumental, qui sera suivi d'un bal.

Théâtre de l'Opéra.

AVIS IMPORTANT.

Nous sommes prié d'annoncer que pour la représentation de mercredi, 6 février (BÉNÉFICE DE LA DIRECTION) reprise de *l'Etoile du Nord* et du *Barbier de Séville*, les places réservées des secondes ainsi que des troisièmes seront en vente aujourd'hui dimanche, au contrôle de l'Opéra; et, à partir de demain, jusqu'à mercredi après-midi, au magasin Grunewald (succursale du dit contrôle), rue du Canal.

Qu'on se hâte, car la demande sera grande.

Académie de Musique.

Second engagement de la troupe Salvini.

M. Blawelt a en l'excellente idée d'engager, pour une seconde semaine, la troupe de M. Philippe Salvini, qui depuis dimanche dernier a abtenu belle et bonne vogue au St-Charles. Seulement la dite troupe passera du St-Charles à l'Académie de Musique, où elle fera son début ce soir même.

On sait qu'elle se compose de chiens, chevaux, singes, bouc, et que tout cet assemblage, vivant, du reste, en parfaite harmonie, joue des saynètes, fait de la pantomime, et très comiquement, s'il vous plait. L'annonce ne nous donne qu'une idée tout à fait incomplète de ces représentations; il faut les voir, pour en apprécier la valeur; cela est amusant au possible.

Ce rengagement sera donc le bienvenu; d'autant mieux que M. Salvini ajoute encore à son programme et y prête un intérêt nouveau.

Les animaux si habilement dressés par M. Salvini sont au nombre de 130, dont un gorille, de dimensions énormes. On remarquera aussi dans cette collection une paire d'ânes, les plus petits qui existent.

Pour autres détails et les prix extrêmement réduits, voir l'annouce dans nos colonnes de ce jour.

Dimanche 10 février première soirée des Mimtrels McNish, Ramza et Arnard.

Théâtre St. Charles.

Le drame reprend ce soir ses droits au théâtre St-Charles. Il y occupera bien sa place, puisqu'il s'agit de la reprise de *Lost in New York*. L'ouvrage que notre public connait, tient de la comédie et du drame ; le rire vient souvent y reposer des situations tendues, violentes dont la pièce abonde.

Ceux qui la connaissent, se rappellent, sans aucun doute, qu'elle est aussi un cadre où se déroule un grand spectacle, dans la véritable acception du mot.

Les toiles nouvelles en ont été admirées partout; la plantation des décors y est d'une vérité saisissante; la réalité reproduite avec une fidélité rigoureuse. Il est impossible de ne point s'en rendre graphiquement ; voyez le et vous reconnaitrez que la direction' a largement fait les choses pour la renaissance de cette œuvre.

Nous appelons votre attention particulière sur le tableau, représentant une nappe d'eau, *eau réelle*, contenue dans un bassin improvisé de 75 pieds de long, de 30 pieds de large, 4 de profondeur, exigeant une masse de 60,000 gallons sur laquelle court à pleine vitesse un véritable steamer ; les dimensions réduites, voilà tout.

Dimanche 10 février, rentrée de MM. Redmond et Barry.

Musée-Théâtre.

Un jongleur mexicain ; un combat au bowie knife ; un homme à trois jambes ; un sujet sur lequel vous pouvez frapper comme sur enclume ; deux théâtres avec deux troupes comiques, dont un de chiens et singes savants, voilà le spectacle varié que M. Eugène Robinson offre en ce moment au public, toujours pour la somme de 10 cents. C'est le cas de dire : entrez ! la foule. Représentations tous les jours, dimanche compris, de 10 heures du matin à 10 heures du soir.

Grand Opera House.

Une troupe nouvelle succède aujourd'hui à celle dont Mlle Lotta était l'étoile ; mais voici comme dire la troupe Rice-Dixey. Cette compagnie est celle que l'on qualifie de *burlesques* sur la scène anglaise. Son répertoire consiste en charges, en pièces caricatresques et partout elle s'est acquis excellent renom dans ce genre.

Adonis, telle est la pièce que jone actuellement cette troupe dont elle nous donnera la première représentation ce soir. Ce titre nous fait assez voir ce que aurez-là—en veux-tu? en voilà !—de la fantaisie mythologique.

Cette farce a de l'entrain, de l'originalité ; le principal rôle en est joué avec un rare brio par M. Henry E. Dixey, l'un des comiques les plus irrésistibles que nous ait envoyés la scène ; rien de plus physionomie, ses gestes, ses attitudes, ses intonations, ses transitions d'une inflexion à l'autre, tout cela force le rire.

Nous serions bien surpris si *Adonis* ne valait pas au Grand Opera House une nouvelle semaine brillante.

Demain 10 février, première soirée de Mme Clara Morris.

Creole Exchange.

Ouverture du Creole Exchange, une fondation toute charitable, on le sait, aura lieu demain lundi 4 février, à 10 heures du matin. A partir du lendemain mardi les portes de l'établissement s'ouvriront tous les jours, dimanche compris, aux heures régulières, c'est à dire de 7 heures du matin à 6 heures du soir. Les dames qui dirigent le Creole Exchange ont eu une excellente idée que nous nous empressons de faire connaître au public. Un lunch sera servi chaque jour de 10 heures du matin à 1 heure de l'après midi, 42 rue Bourbon, au prix de 15 sous.

NAVIGATION FLUVIALE.

Départs de bateaux à vapeur.

DIMANCHE 3 FEVRIER 1889.

St-Louis—OAKLAND et barges, à 12 M

LUNDI, 4 FEVRIER 1889

Bayou Sara—OLIVER BEIRNE, à 5 P M
Bayou Lafourche—LAFOURCHE, à 5 P M
Donaldsonville—ALABAMA, à 11 A M
Bas du fleuve—ALVIN, à 11 A M

MARDI, 5 FEVRIER 1889

Lake Providence—ST JOHN, à 5 P M
Atchafalaya—WARREN, à 5 P M
Bayous Macon et Tensas—
H HANNA BLANKS, à 5 P M
Bayous Macon et Tensas—H J DICKEY, à 5 P M
Bayou Lafourche—ALICE LEDLANC, à 5 P M
Bayou Goula—BELLE OF THE COAST, à 12 M

S.S.S.

Ni Mercure,
Ni Potasse,
Ni aucun autre Poison Minéral

C'est le Remède de la Nature composé exclusivement d'herbes et de racines.

Il est parfaitement inoffensif.

C'est le seul remède connu qui ait guéri l'Empoisonnement contagieux du Sang à tous ses degrés.

Il guérit le Rhumatisme Mercuriel, le Cancer, les Scrofules et autres maladies du sang jusqu'ici regardées comme incurables. Il guérit toutes les maladies causées par l'impureté du sang. Les meilleurs médecins des Etats-Unis l'ont adopté comme tonique. Nous citons les déclarations de quelques-uns d'entr'eux.

"J'ai employé le S. S. S. pour des malades présentant de fièvre ou de rougeole, avec le plus grand succès. "DR. J. CHENEY,
"Ellaville, Ga."

BREMEN, GA.—Willie White a souffert de Scrofules pendant six ans. J'ai prescrit le S. S. S., et maintenant c'est un garçon gras et robuste. DR. C. W. PARKER.

RICHMOND, VA., 15 Décembre 1885.—J'ai pris trois bouteilles du Spécifique de Swift pour empoisonnement secondaire du sang. Il est plus efficace que la potasse ou tout autre remède à mes connu.
DR. B. F. WINFIELD, Sussex Co., Va.

Le Docteur E. J. HALE, le pharmacien bien connu de Nashville, Howard Co., Ark., écrit : "Ayant quelque connaissance de la composition du S. S. S., je puis le recommander en toute confiance pour toutes les maladies de la peau quelle qu'en soit la nature."

Nous envoyons par la poste, franco sur demande, un livre donnant toute l'histoire de ce remède remarquable et des guérisons qu'il a opérées dans tout le monde, sur tout une autre qui traite des empoisonnements contagieux du sang.

Envoyez-nous des détails sur votre état, et notre médecin vous donnera une consultation par écrit. Nous observons la discrétion la plus absolue.

En vente chez tous les pharmaciens.

THE SWIFT SPECIFIC CO.
Bois de Boeuf, Atlanta, Ga.
NEW YORK, 756 Broadway.
LONDRES, Angl., 35 Snow Hill.

BULLETIN MARITIME.

SAMEDI, 2 FÉVRIER 1889.

EXPÉDIES EN DOUANE.

Steamship [ang] Anhsr, Everett, Liverpool.
Steamship [ang] Editor, Chandler, Liverpool.
Steamship [ang] Oakdene, Hupple, Odessa, Russie.

ARRIVÉS.

Steamship Knickerbocker, Kemble, New York.
Steamship (mex) Campechano, Paris, Progreso, Goelette (ital) Cefalu, Rivara, St-Ann's Bay, Je.
Steamship-cable (ang) Faraday, La Fame, Londres, via Contrascoulcus, etc.
Steamship [ang] Mark Lane, Pengelly, Messine, via Palermo.

BATEAUX A VAPEUR.

Whisper, Dodd, Lockport.
John D Scully, Scovall, Shreveport.
Paul Tulane, Libano, Bayou Sara.
Belle of the Coast, Alkes, Bayou Goula.
City of New Orleans, Carter, St-Louis.
Alabama, Comeaux, Donaldsonville.
Alvin, Kouns, Bas du fleuve.

EXPORTATIONS.

LIVERPOOL—par steamship Anhsr—2706 balles coton 16,047 8/56 boisseaux maïs en grenier 500 douves.
LIVERPOOL—par steamship Editor—4020 balles coton 9041 4/56 boisseaux maïs en grenier 60 douves et cargaison en transit.
ODESSA—par steamship Oakdene—4200 balles coton 5 paquets échantillons coton 81 sacs graine coton.

IMPORTATIONS.

ST-ANN'S BAY, JE.—par goelette Cefalu—1000 régimes figues bananes 15,000 oranges 3000 cocos D Cefalu & son.

Arrivages de produits.

LOCKPORT—par steamer Whisper—270 boucts sucre 86 barils sucre 383 barils melasse 1 sacs coton en graine 394 sacs riz brut 193 barils riz et fret assorti.
SHREVEPORT—par steamer John D Scully—1102 balles coton 2776 sacs graine coton et fret assorti.
BAYOU SARA—par steamer Paul Tulane—101 balles coton 103 sacs graine coton 1 sac coton en graine 29 boucts sucre 67 barils sucre 197 barils melasses et fret assorti.
BAYOU GOULA—par steamer Belle of the Coast—26 boucts sucre 572 barils sucre 47 barils melasse 103 sacs riz brut et fret assorti.
ST-LOUIS—par steamer City of New Orleans—97 balles coton et fret assorti.
BAS DU FLEUVE—par steamer Alvin—180 barils sucre 14 barils riz 233 sacs riz brut et fret assorti.
DONALDSONVILLE—par steamer Alabama—2 barl s sucre 7 barils melasse 294 sacs riz brut et fret assorti.

Echo des prix : Après la distribution : "Comment, tu n'as pas de boote! dit une mère à son fils, n'avoir été nommé qu'une fois, et encore pour un prix de gymnastique !

—Je veux être pompier ! répond le gamin.

CHRONIQUE DE LA VILLE.

Nouvelle-Orléans, 3 février 1889—Indications pour la Louisiane: Temps plus chaud; pluie légère; vents variables.

Température au 2 février 1889.
Thermomètre E. & L. CLAUDEL, Opticiens No 142 rue du Canal.
Entre Carondelet et Baronne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 heures du matin	48	9
Midi	52	11
3 P. M.